

Colette Soler Anastasia Tzavidopoulou *

Colette Soler

Anastasia Tzavidopoulou et moi-même allons lire la partie de l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » qui commence par « C'est de là que résulte qu'il n'y a de communication dans l'analyse... ». Mais avant de commencer, je signale une erreur que j'ai faite quand j'ai proposé le partage du texte. Les quatre dernières lignes, « Ce n'est pas parce que leur interprétation a eu des effets » jusqu'à « possible prévision », sont solidaires de la dernière partie à commenter la prochaine fois par Claire Montgobert et Bernard Nominé. Dans les deux cas – ces quatre lignes et les quatre derniers paragraphes du texte –, il s'agit de la réponse de l'analyste, de sa participation dans l'affaire sur l'importance de laquelle il a tellement insisté dans la partie précédente. On le verra donc la prochaine fois.

Nous avons coordonné nos interventions, nous parlerons chacune un peu sur les deux premiers paragraphes, puis je prendrai plus particulièrement les deux suivants, et Anastasia les deux derniers.

Notre passage d'aujourd'hui poursuit le développement précédent, comme l'indique la première expression, « C'est de là que résulte... ». De là : d'où ? Du fait que le sens est propre à chaque sujet, et ne se partage pas. Pas de bon sens, de sens bon – sauf évidemment celui que norme le discours courant, mais pas dans la psychanalyse.

Je laisse à Anastasia le soin de lire le paragraphe et de commencer à le commenter.

Anastasia Tzavidopoulou

C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir ¹.

Il y a au début du premier paragraphe cette expression, « transcender le sens », qui en est le pivot. Le sens, quand on commence une analyse, on le cherche, on le cherche justement parce qu'il fuit, et on le trouve aussi. L'inconscient, en tant que chiffage, chiffre la série des signes. Par conséquent, je cite Lacan dans ce même texte, il faut que « du déchiffrement, la suite des signes prenne sens ² » ; « l'analyse livre à l'analysant [...] le sens de ses symptômes ³ ».

Comment entendre cette expression « transcender le sens » ? Je vous lis la définition du terme transcendance : « Existence des fins du sujet en dehors du sujet lui-même ; caractère d'une cause qui agit sur quelque chose qui est différent d'elle, qui lui est supérieur ⁴. » Si l'on suit cette définition ainsi que le texte de Lacan, le sens ne disparaît pas, ne se réduit pas non plus, ne se transforme pas, mais il est « transcendé », c'est-à-dire qu'il se place sur un autre niveau par une voie qui lui est supérieure. Est-ce en lien avec la substitution, condition de la communication telle que Lacan nous la fait entendre dans ce paragraphe ?

Je vais y revenir, mais avant, je rappelle le début du paragraphe : *C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens.* Le « de là » du début du paragraphe nous reconduit nécessairement au paragraphe précédent ; « de là », d'où ? Du fait que « les sujets d'un type [clinique : hystérique ou obsessionnel] sont sans utilité pour les autres du même type ⁵ ». C'est sans doute le terme « utilité » qui devrait orienter notre lecture pour la suite, cela a été discuté la fois précédente. Dans la pratique analytique, l'analyste devrait recommencer chaque fois ; le savoir sur un sujet, même de la même structure clinique, ne lui est guère utile dans son savoir-faire avec un autre. Pas de communication non plus entre deux sujets, même du même type clinique : « Il est concevable [nous dit Lacan] qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel ⁶ », ça se saurait si deux obsessionnels ou même deux hystériques pouvaient donner un sens au discours de l'autre. Pas de communication non plus entre un analyste et un analysant, rien de surprenant. Dans une analyse, nous ne communiquons pas avec notre analyste, nous ne sommes pas dans la compréhension d'un sens commun.

C'est pour cette raison que le terme de communication, employé ici par Lacan, peut paraître surprenant. Lacan se réfère, pour parler du déchiffrement, aux théories de la communication et à leur schéma classique, justement pour s'en différencier : il y a un émetteur, un récepteur et un canal, c'est-à-dire le support qui va transmettre le message ; c'est la mécanique du

chiffrage et du déchiffrage qui intéresse Lacan et c'est en ceci, dirais-je, qu'il parle de communication.

Il y a communication, car en suivant cette mécanique, on procède dans l'analyse par une substitution des signes, un signe est remplacé, dans l'acte analytique et aussi par l'intervention de l'analyste, par un autre signe. Ceci a comme effet la production d'un sens ; d'un sens qui est propre à chaque sujet, un sens qui n'est pas un sens commun, qui n'est pas partageable, ni communicable, ni transmissible. J'ajouterais : pas prévisible non plus. C'est en ceci qu'il y a communication même si ce terme vient questionner des expressions déjà employées par Lacan pour parler de l'analyse : « pas de dialogue », dit-il, car effectivement le dialogue implique des questions-réponses ; il parle aussi dans le séminaire *L'Acte analytique* du dialogue « comme une duperie », ou même de la relation analytique comme un « autisme à deux ». Il y aurait donc de quoi être étonnés de l'emploi du terme de communication si on le déconnecte des théories de la communication et de la mécanique du signe. La communication dans l'analyse procède, c'est une hypothèse, au niveau de l'interprétation de l'analyste. Hypothèse, car le terme d'interprétation ne sera employé qu'un peu plus loin dans le texte. Ce serait à ce niveau-là que Lacan parle de « communication par une voie qui transcende le sens ». « Le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré ⁷. »

Ce devoir est-il le devoir de l'interprétation ? Devoir qui opère au niveau de la substitution du signe, du signifiant, sans viser le sens. Elle opère par l'équivoque (l'homophonie, la grammaire et la logique). « Elle se seconde de la grammaire », dira Lacan. Freud lui-même a repéré quelque chose de cet ordre quand il parlait d'une « attention flottante », une écoute qui ne suit pas le sens du texte, sa compréhension, mais son acoustique, sa matérialité. Les interprétations freudiennes opèrent aussi à ce niveau ; Lacan insiste sur le fait que Freud déchiffre le rêve, le lapsus, le mot d'esprit ⁸.

Il y a donc un sens particulier pour le sujet mais qui échappe à l'analyste lui-même ; il se peut que ce n'était pas son « intention » ou sa visée, l'expérience analytique, côté analyste, nous l'enseigne. La voie de l'opération analytique, c'est la voie du langage qui fait appel à l'acte, à l'interprétation ou même à la coupure. « Ce que je voudrais, c'est que les psychanalystes sachent que tout doit les ramener d'abord au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe, et qu'il ne faut pas qu'ils oublient que le symptôme, c'est un nœud de signes ⁹. » L'interprétation donc s'appuie sur le solide du signe, c'est une précieuse orientation que Lacan nous donne, il s'agit de communication pas par le sens. Nous avons évoqué lors d'une séance précédente l'opposition entre le solide du signe et la structure fluide du sens.

Et si toute cette mécanique fonctionne, c'est parce qu'on suppose un sujet au savoir inconscient, on y croit. C'est la voie dont Lacan parle, et qu'il a articulée : du sujet supposé savoir. En réalité, le sujet croit au chiffage et il attend un déchiffrement. « Alors que le recours c'est l'inconscient, la découverte par Freud, que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus, et que pourtant, le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer, puisqu'il consiste dans le chiffage ¹⁰. » Chiffage qui implique la jouissance. Le sujet croit à son inconscient et l'analyste est là pour recevoir cette croyance sous la forme du transfert. L'analyste pourrait résoudre l'énigme, « défaire le nœud ». Mais Lacan nous met en garde : « Un message même déchiffré peut rester une énigme ¹¹. » Le déchiffrement implique un sujet supposé au savoir. L'inconscient, qui est du chiffage, suivant Freud et son idée des hiéroglyphes, fait un travail de substitution.

La question qui s'ouvre (même si ce n'est pas ce dont il s'agit dans ce texte) est : qu'est-ce qui fait que ce travail de substitution ne continue pas jusqu'à l'infini ? *Quid* du message énigmatique ? C'est la question de la fin de l'analyse. Même si elle n'est pas explicitement exprimée ici, Lacan nous montre la visée.

On passe, dans la suite du texte, du sujet supposé savoir à un « amour qui s'adresse au savoir ¹² », expression qui, même si elle est proche de celle du sujet supposé savoir, apporte du nouveau, « une nouvelle forme d'amour ».

Colette Soler

D'abord quelques ajouts sur ce premier paragraphe.

Lacan parle de communication, c'est comme dans la page précédente il ne s'agit pas de transmission mais de communication, à savoir de ce qui passe, doit passer, se communiquer donc entre l'analysant et l'analyste. Je ne crois pas comme Anastasia qu'il soit nécessaire de recourir aux théories de la communication, Lacan recycle ici un terme qu'il a lui-même banni, celui de communication. Autre exemple qui dit la même chose, dans « ... ou pire », justement dans la page où il parle de l'inconscient chiffreur : « Pas de dialogue ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation ¹³. »

La communication ne passe pas par la voie du sens, mais par une voie qui transcende le sens, on n'est pas surpris de le lire dans ce paragraphe, la thèse est déjà établie à cette date pour les lecteurs de Lacan. Mais ne faudrait-il pas par contre se surprendre d'entendre que le transfert, soit la supposition d'un sujet au savoir, soit cette voie ? Le transfert serait-il une voie qui transcende le sens ? C'est le contraire de ce que nous ne cessons de répéter. Mais si on le prenait ainsi, ce serait que nous aurions mal lu et

manqué à donner son juste poids à un mot : la voie qui transcende le sens « procède » du transfert – je souligne le terme –, elle en découle donc, mais ne se confond pas avec lui.

La nouveauté dans cette formule du transfert est de faire équivaloir savoir et chiffrage. Et là, nous avons un exemple d'un procédé constant chez Lacan : une formule qui demeure la même, et on croit qu'elle dit la même chose, mais non ; désormais, elle subsume les pas supplémentaires qu'il a faits. On le voit bien dans cet exemple. On connaît le mathème qu'il a donné du transfert dans la « Proposition de 1967 ». Je suppose que vous l'avez sous les yeux, écrite sur un tableau imaginaire. Vous y voyez qu'à la place du signifié du S1 du transfert il écrit le sujet supposé au savoir de l'inconscient, lequel s'écrit dans la parenthèse.

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s (S^1, S^2, \dots S^n)}$$

Donc, selon ce mathème, le signifiant du transfert, S1, représente un sujet, moins auprès de l'analyste auquel il adresse sa parole, qu'auprès des signifiants à déchiffrer de l'inconscient avec lesquels il fera chaîne signifiante nécessairement porteuse de sens.

Le pas franchi depuis, on est en 1973, se perçoit au début du texte, à la première page : à cette date on déchiffre, non les signifiants faisant chaîne avec le S1 du sujet, mais les signes hors sens dont l'inconscient sans sujet est fait. Signe qui n'est pas à prendre au sens du signe linguistique, il y insiste dès le début du texte, le signe est fondé par le chiffre et chacun, chaque Un vaut aussi bien que tout autre, ce qui n'est pas le cas pour le signifiant. Le signe, c'est donc du signifiant privé de sa portée sémantique et réduit à son statut numérique de *un*, qui concerne cependant le sujet parce qu'il chiffre la jouissance hors sens de son corps. Et c'est à cette opération-là que le transfert prête un sujet. La structure du transfert n'a pas changé, mais la définition du savoir inconscient a été revue. Pour ce qui est de son sentiment, l'amour, est-ce que ça change quelque chose ? Le paragraphe suivant lui est consacré.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir.

Donc un amour comme les autres, aussi illusoire, mais cependant subverti, c'est là qu'est la surprise du paragraphe, non pas subverti dans son sentiment, mais du fait de son partenaire. Partenaire « qu'il se donne » puisqu'un amour, quel qu'il soit, élit toujours son objet, et là c'est « un partenaire qui a chance de répondre », l'analyste. Ce choix est bien dans la logique du transfert hystérique puisqu'il suppose un sujet à l'insu, l'insu que sait, l'insu qui est savoir. On voit donc à quoi il devra répondre, ce partenaire nouveau. La phrase suivante va nous permettre de le dire plus précisément.

Je remets en jeu le bon heur, soit la contingence de la rencontre avec le bon partenaire. S'il le « remet », c'est qu'il a déjà donc eu lieu. Quand ? Par la grâce de Freud, le premier qui a su répondre à l'interpellation hystérique, à son invitation à résoudre l'insu, donc à produire du savoir, le savoir écrit à la place de la production dans le discours hystérique. Cette fois, c'est Lacan qui va répondre et la réponse, s'il doit la fournir, c'est qu'elle n'est pas encore là avec celle de Freud. On le voit, ce n'est plus le retour à Freud mais un au-delà de Freud. Ce sera tout l'enjeu de notre dernière partie.

Ce qui est sûr, c'est que l'amour de transfert n'est pas l'amour du savoir, il s'adresse au savoir. De ce fait, il a déjà le mérite de faire se lever la question du savoir, mais ce n'est pas pour y répondre, mais pour faire répondre le sujet qui lui est supposé, celui que, du coup, je peux appeler le « supposé savant ».

D'ailleurs, je sors un peu du texte, comment ne pas se demander dans quel sentiment à l'endroit du chiffrage la chute de cet amour de transfert laisse le sujet à la fin ? La « Préface » a posé un verdict, trois ans après : « pas d'amitié ». Plus exactement : « Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ¹⁴ », il s'agit de l'inconscient hors sens, sans sujet. Le terme amitié est bien sûr à mettre en regard de celui d'amour. L'amitié n'est pas une passion mais ce beau sentiment qui permet de voisiner pacifiquement parfois avec ce qui est différent. Mais pas moyen de voisiner agréablement avec ce qui est plus que différent, le hors-sens de l'inconscient qui divise. L'amour de transfert ne débouche pas sur l'amitié avec l'inconscient. On peut déjà conclure que la satisfaction de fin, puisqu'on s'interroge à son sujet, eh bien, quand elle est là, elle ne saurait donc être cette amitié. On peut même élargir la conclusion puisque ces thèmes difficiles ont une portée pratique. Lacan a rapproché l'analyste des tenants de la docte ignorance, qui est la forme supérieure du savoir, cf. la « Lettre aux Italiens », qui est de la même année. Eh bien, il pose implicitement ici, trois ans après, que, quel que soit leur mérite, ce ne sont pas des amis de l'inconscient.

Anastasia Tzavidopoulou

Cette nouvelle forme d'amour, qui vise la production d'un savoir, n'est pas moins illusoire que les autres. Cette thèse de Lacan nous oblige à revenir sur une éventuelle idéalisation de l'amour du transfert. L'amour amoureux, on le sait par expérience, est illusoire, on demande à notre partenaire de nous répondre au niveau de notre demande, la psychopathologie de la vie amoureuse en témoigne : on est insatisfait, déçu ou incompris face à l'autre. À propos de cette nouvelle forme d'amour, s'il y a une certitude, c'est qu'il y a une fin. C'est sans doute en cela qu'elle n'est pas moins illusoire que les autres formes. Et dans cette définition du transfert, qu'on trouve dans le paragraphe suivant, « un amour qui s'adresse au savoir », je ne crois pas qu'il faille accentuer plus l'amour que le savoir. Car si cet amour est nécessaire pour la production d'un savoir, il est déjà condamné à une fin dès l'entrée dans le dispositif analytique. D'ailleurs, quand on parle de fin d'analyse, on parle de chute du sujet supposé savoir. Cette fin a des effets, souvent inédits, Lacan parle même d'une position dépressive. Je dirais qu'il y aurait un déplacement progressif dans la cure de l'amour du transfert vers la logique de l'inconscient. Donc si l'amour est nécessaire pour l'entrée en analyse, la fin de cet amour n'en est pas moins nécessaire pour la sortie. Car un des attributs de l'amour, de tout amour, c'est qu'il voile : il voile le savoir sur une modalité de la jouissance, il rend aveugle, dit-on. La sortie, c'est-à-dire la fin de l'analyse, est aussi la fin de l'amour pour l'objet analyste au profit d'une réduction, au profit de la logique de l'inconscient. Il s'agit d'un amour qui s'adresse au savoir, pas moins illusoire car amour avec fin.

Colette Soler

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le Wisstriebe, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. Je touche ça du doigt tous les jours.

Que les analystes, disons ceux qui seulement de se poser comme tels en tiennent l'emploi, et je l'accorde de ce seul fait : réellement, que les analystes, je le dis donc au sens plein, qu'ils me suivent ou pas, n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance.

Là, il n'est pas seulement question du partenaire mais de l'être parlant en général. La passion majeure est l'ignorance. Elle est prise ici dans son sens négatif, celui non pas de la docte ignorance mais de l'ignorance

crasse, comme il dit ailleurs. Même thèse dans la « Lettre aux Italiens » : l'humanité ne veut pas du savoir.

Le paragraphe est très assertif, et on pourrait en interroger les fondements. C'est lui qui l'affirme, mais sans réfuter tout ce qui se présente comme désir de savoir. Sur quels fondements ? C'est le paragraphe suivant qui le dit, mais cette fois à propos des analystes seuls.

Nous avons deux thèses, l'une sur la définition de l'analyste, l'autre sur ce qui prouve sa passion de l'ignorance.

Pour la définition, elle mérite d'être mise en valeur. Il suffit donc de se poser comme tel pour tenir l'emploi d'analyste. Attention aux nuances, « emploi » dit qu'il est « employé », employé comme analyste au fond pour permettre à d'autres de s'analyser avec lui. Le problème est de savoir ce qu'est « se poser comme tel ». Le terme évoque « se poser là », et aussi « position » de l'inconscient. Quant au pronominal, il évoque évidemment le « s'autoriser », lequel ne se confond pas avec « se déclarer », quoiqu'il le suppose. Se poser comme, finalement, c'est promettre, d'une manière ou d'une autre, le partenaire qui a chance de répondre. Pas répondre à n'importe quoi, car des prêts-à-répondre foisonnent dans notre monde, mais pour le psychanalyste c'est répondre à la question du savoir inconscient. Avec cette définition du psychanalyste, Lacan affirme ainsi, notez-le, que l'unité des psychanalyses en acte, dans leur pratique, l'emporte sur la diversité des courants. De fait d'ailleurs, on ne l'a jamais entendu, lui qui fut pourtant si virulent avec certains, dire d'aucun « il n'est pas analyste » alors que la formule courait, et court encore dans les couloirs.

Concernant la preuve de leur absence de désir de savoir, la phrase est précise : c'est qu'ils n'ont pas compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe. Il s'agit de la matrice du discours analytique, et nous savons que ce qui y fait entrée, c'est le symptôme qui motive la demande. Voir *Télévision* qui souligne que le symptôme est fait de signes, dont le nœud produit du sens, mais comme effet, non comme cause.

C'est évidemment une accusation de la part de Lacan, et ses conséquences vont loin, car, si on déduit bien, ça implique que le désir de savoir n'est pas nécessaire pour fonctionner comme analyste. Et si on convoque la distinction produite par Lacan lui-même, entre l'analyste qui exerce et celui qui pense la psychanalyse, lequel, lui, ne peut pas se dispenser d'un désir de savoir, on comprend, je pense, en tout cas je crois comprendre, que Lacan essaye là de s'expliquer à lui-même que la psychanalyse continue malgré

cette obtusion des analystes qu'il dénonce. Cela donne un poids supplémentaire à ce qu'il a dit plus haut : la réponse, il doit la fournir. Devoir, donc.

Le paragraphe qui suit vise cette fois les philosophes.

Anastasia Tzavidopoulou

Avant que l'être imbécile prenne le dessus, pourtant d'autres, pas sots, énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache : σημαίνει, il fait signe.

C'était au temps d'avant Socrate, qui n'est pas responsable, quoiqu'il fût hystérique, de ce qui suivit : le long détour aristotélicien. D'où Freud d'écouter les socratiques que j'ai dits, revint à ceux d'avant Socrate, à ses yeux seuls capables de témoigner de ce qu'il retrouvait.

Lacan a employé le terme « débile » à propos des philosophes et surtout en référence à Platon avec le fameux « l'homme pense débile ». Dans le séminaire *R.S.I.* et la leçon du 15 mars 1972 du séminaire « ... ou pire », Lacan attribue le qualificatif de « débile » à Platon.

Si « l'être imbécile » se réfère à l'être philosophique, celui de Platon et d'Aristote, c'est en opposition avec les philosophes présocratiques et aussi en opposition avec Parménide. Ici, la référence explicite est à Héraclite, *fragmentum* B 93 : « ὁ ἄναξ, οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει ».

Jean-Paul Dumont, philosophe, spécialiste d'histoire de la philosophie antique, le traduit ainsi : « Le prince dont l'oracle est à Delphes, ne parle pas, ne cache pas, mais signifie ¹⁵. » Cela va dans le sens de la traduction de Lacan dans *Encore* : « Il n'avoue, ni ne cache, il signifie », « le prince [...] qui vaticine ». Tout le commentaire suit ici la question du signe, du sens et de la structure, question qui traverse et donne le fil de ce texte.

Plutarque cite donc Héraclite, peut-être l'un des plus importants présocratiques, qui énonce que l'oracle ne dit rien et ne fait que donner des signes. La divinité d'Apollon ne rend pas la manifestation de ce qui est caché immédiate. Le sens ne se révèle pas directement à celui qui cherche, il n'apparaît qu'à travers les signes. Et c'est la divinité d'Apollon qui les donne *via* la Pythie (VI^e siècle av. J.-C.), la grande prêtresse du sanctuaire antique de Delphes qui prononçait ses oracles, c'est-à-dire des prédictions prophétiques, aux Grecs qui venaient la consulter pour prendre des décisions importantes (coloniser, aller à la guerre, etc.). Tout se trouve dans les signes et rien dans l'immédiateté du sens. La réponse est offerte comme un message chiffré, une énigme. Il s'agit de l'art de la mantique.

Le plus célèbre des oracles est adressé à un soldat qui demandait s'il reviendrait vivant de la guerre. C'est un oracle qu'on emploie toujours

aujourd'hui en Grèce moderne quand on veut souligner une ambiguïté : « Ἦξεις ἀφήξεις, οὐκ ἐν πολέμῳ θνήξεις » ou « Ἦξεις ἀφήξεις οὐκ, ἐν πολέμῳ θνήξεις ». Selon la place de la virgule, car il s'agit d'une parole orale et non pas écrite, avant ou après le mot « οὐκ » qui désigne la négation, le sens de la phrase n'est pas le même. Si on place la virgule avant, la traduction est « Tu y iras, tu rentreras, tu ne mourras pas à la guerre ». Avec la virgule après, la traduction devient « Tu y iras, tu ne rentreras pas, tu mourras à la guerre ».

Il ne s'agit donc pas d'un discours qui dit la vérité, mais, dans cette relation métaphysique entre l'homme et le dieu, *via* la Pythie, il y a quelque chose à interpréter à travers des signes qui renvoient à une ambiguïté. Il ne révèle ni ne cache, mais *σημαίνει*, il fait signe. Si d'ailleurs il révélait ou s'il cachait, il serait dans le sens, donc dans la vérité.

« L'être imbécile » des philosophes classiques, de Platon et Aristote jusqu'à Freud, prône un être comme essence ou substance ¹⁶ : un être avec des attributs et un ensemble de qualités métaphysiques sans lesquelles il ne peut exister. Avant que cet être des philosophes, l'être imbécile, prenne le dessus, avant le détour aristotélicien, les présocratiques (avec la particularité de Parménide qui n'est pas explicitement cité ici) énonçaient le signe et non pas le sens, ni la vérité.

Lacan dans le *Séminaire XX* évoque à propos de Parménide : « Que la pensée n'agisse dans le sens d'une science qu'à être supposée au penser, c'est-à-dire que l'être soit supposé penser, c'est ce qui fonde la tradition philosophique à partir de Parménide. Parménide avait tort, Héraclite avait raison. C'est bien ce [que] signe [ce] fragment ¹⁷ », le fragment d'Héraclite. De quoi s'agit-il ? De l'objet de la philosophie classique, de l'ontologie depuis Platon *via* le dit de Parménide. À ce dit, Lacan oppose ce célèbre fragment d'Héraclite. Le dit du fameux poème de Parménide « l'être est ; le non-être n'est pas » conduit au fait qu'être et penser ne sont qu'une et même chose ¹⁸. Et Lacan continue : « Que l'être soit et que le non-être ne soit pas [...] moi je trouve cela bête ¹⁹. »

Mais Lacan rend cette opposition moins évidente quand il dit, toujours dans le séminaire *Encore* : « Heureusement que Parménide a écrit en réalité des poèmes [...] c'est bien parce qu'il était poète que Parménide dit ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête ²⁰ », en replaçant les choses du côté de la poésie, de l'interprétation, du hors-sens.

Freud, de son côté, avait bien sûr lu Platon et écouté Socrate, mais il revient à ceux d'avant Socrate, seuls capables à ses yeux de témoigner de ce qu'il retrouvait. La référence, ici, est à Empédocle, un autre présocratique.

Ce que Freud retrouvait, et il en parle dans *Analyse sans fin et analyse avec fin* et dans *l'Abrégé de psychanalyse*, était déjà chez Empédocle ; il s'agit de la dualité *Φιλότης και Νείκος*, *Philia* (amour, amitié) et *Neikos* (haine, discorde, destruction), dualité proche des théories freudiennes des pulsions. Freud dira que la théorie d'Empédocle « se rapproche tellement de la théorie psychanalytique des pulsions qu'on serait tenté d'affirmer l'identité des deux s'il n'y avait pas pour les différencier le fait que celle du Grec est une imagination cosmique, alors que la nôtre se contente de revendiquer une valeur biologique ²¹ ».

Freud mettrait une fin à l'être imbécile des philosophes avec l'hypothèse du sujet de l'inconscient, qui n'est ni substance ni essence, qui n'est pas supposé penser mais qui est supposé au chiffre, à un savoir qui se déchiffre. Nous avons donc avec Freud une rupture avec l'être des philosophes et Lacan fera apparaître la logique du travail de l'inconscient avec l'opération d'une interprétation juste, une interprétation qui ne vise ni le sens ni le vrai.

Colette Soler

Je m'arrête un peu sur la deuxième partie du paragraphe. Lacan n'y présente rien de moins que sa vision de l'histoire de la pensée occidentale. Pas celle de Heidegger. On voit la trajectoire qu'il dessine. À la page précédente, il a commencé à tracer l'un des axes orientés de l'histoire, celui qui va d'Euclide à la science moderne : disant qu'avec ce dernier l'exigence de la certitude mathématique y était déjà, mais pas satisfaite encore, et qu'elle ne l'a été qu'au terme de plusieurs siècles, par la science.

Nos deux paragraphes d'aujourd'hui tracent un autre axe orienté, qui ne concerne pas la certitude du savoir. Le texte permet de dire ce qu'est ce nouvel axe, il suffit de lire. Il va des présocratiques, ceux d'avant Socrate, jusqu'aux hystériques de Freud d'après la science, elles, et il concerne en fait le cheminement de la dit-mension de la vérité, que la science forclôt, comme prix à payer pour sa certitude.

Le mérite qu'il prête aux présocratiques – celui qu'il évoque ici, ailleurs il en évoque d'autres – est indiqué dans l'expression « ils énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache » ; autrement dit, l'oracle ne formule pas la vérité, il fait signe, il en indique, disons, la dimension inéliminable. Là, on ne peut pas oublier que Lacan, à cette date, a posé dans « L'étourdit » que l'interprétation apophantique est oraculaire. Là, référence, voire emprunt, à Heidegger. On va retrouver ce point de l'interprétation un paragraphe plus

bas dans notre texte. Une façon de dire au fond que les présocratiques auraient déjà approché quelque chose comme « Moi, la vérité je parle ».

L'hystérie interrogeante de Socrate est donc une étape clé de cette histoire – thèse constante chez Lacan. Le détour aristotélien qui la suit, c'est, dans la philosophie, non pas la forclusion, mais la mise de côté de la question de la vérité ou, si vous préférez, de la vérité comme question. Et justement, elle rebondit avec les hystériques de Freud, d'où le nom qu'il leur donne de « socratiques ».

Il faut ajouter ici quelque chose qui n'est pas dans le texte même, mais qui sous-tend les derniers paragraphes qui seront commentés la prochaine fois et qui sont tous consacrés à la réponse du partenaire qui a chance de répondre. C'est que Lacan a déjà tracé cet axe historique qui part de Socrate. Socrate sujet supposé savoir qui, avec son *Che vuoi ?* adressé au maître, aurait produit, disait-il, le plus long transfert de l'histoire, lequel, ayant inspiré au maître un désir du savoir, a abouti à... la science. Disons à la presque hystérie de la science. Presque, parce que la science fonctionne toujours à partir de questions à résoudre, nombreuses, mais elle exclut toujours celle, principale, de la vérité. C'est dans le cadre de cette forclusion-là que les hystériques de Freud la ramènent.

Ça ne veut pas dire cependant que ce soit leur seul mérite. On l'a lu à la page précédente, leur discours « manifeste un réel proche du discours scientifique ». Quel est-il ? Je pense que ce réel est celui qui tient à la structure de langage, le réel qui se fait jour dans et par le langage. Et dans la fin du texte de cette « Introduction », on trouve un paragraphe sur le rapport de l'interprétation à la vérité, puis quatre autres sur le savoir que la logique de l'inconscient-langage permet d'extraire d'une analyse.

Ce double mérite de l'hystérie, Lacan l'a déjà marqué. Je vous rappelle le « fais voir si t'es un homme » dont on stigmatise généralement l'hystérie et que Lacan évoque ailleurs mais pour ajouter que ce deuil de « l'essence du mâle » programmé par le discours hystérique n'est pas ce qui importe. Ce qui compte, c'est, je cite de mémoire, de produire « le savoir dont se détermine la cause ». Le savoir, qui s'écrit en bas à droite dans le discours de l'hystérique, ne procède et ne produit que de l'Un – cher à Parménide, l'un de nos grands présocratiques – au point que, grâce à elles, il a pu être conclu, avec le temps et les deux noms de Freud et de Lacan : pas de rapport sexuel inscriptible. Et voilà ce que l'on doit à la contribution des premières hystériques de Freud, selon Lacan.

Dernière remarque : qu'est-ce qui autorise, qu'est-ce qui fonde Lacan à construire une histoire qui ne passe pas par les techniques dites scientifiques

de l'historien ? C'est à mes yeux sa thèse sur la détermination des parlants par la structure langagière. La structure étant pour tous les parlants, elle implique en bonne cohérence qu'on la retrouve de façon transhistorique. Et c'est ainsi que Lacan a déployé une année de séminaire sur le transfert, concept propre à la psychanalyse, à partir d'un texte de l'Antiquité, *Le Banquet* de Platon.

Il faudrait aussi, avant de terminer, s'arrêter un peu sur l'usage du terme « imbécile », qui ne veut pas dire inintelligent chez Lacan, c'est comme pour le terme débile, mais ce serait trop long. J'indique juste quelques références pour ceux ou celles qui s'y intéresseraient.

Dans « ... ou pire », juste avant cette « Introduction », dans le volume 5 de *Scilicet*, il évoque ce que s'imaginent les imbéciles, dont le modèle est Von Uexküll (avec son *Umwelt* supposé être le reflet de l'*Innenwelt*), donc l'idée que le perçu est le reflet bi-univoque du percevant.

Plus important dans « L'étourdit », la partie qui commence à « Mettons en train ici l'affaire du sens ». Il place sous la rubrique de l'imbécillité « tout ce qui pense de notre temps », soit toute la philosophie d'après l'apparition de la science, Emmanuel Kant en tête. Là encore, est ciblée une façon de concevoir ce que l'on nomme « la réalité » et le lien avec elle.

Enfin, dans « Peut-être à Vincennes ²² », à la rubrique antiphilosophie, il gratifie le discours universitaire de l'imbécillité de son présumé éducatif.

D'autres textes encore nous précisent qu'il y a une imbécillité propre à chaque discours, l'analytique compris.

*[↑] Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 20 avril 2023.

1.[↑] Les passages commentés du texte « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » seront ici indiqués en italique.

2.[↑] *Ibid.*, p. 553.

3.[↑] *Ibid.*, p. 556.

4.[↑] Dictionnaire *Larousse*.

5.[↑] J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 557.

6.[↑] *Ibid.*

7. [↑](#) *Ibid.*, p. 553.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 555.
10. [↑](#) *Ibid.*, p.556.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 553.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 558.
13. [↑](#) J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 551.
14. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.
15. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 103.
16. [↑](#) Les deux termes trouvent leur racine dans le mot ουσία.
17. [↑](#) *Ibid.*
18. [↑](#) Cf. Y. Depelsenaire, « Lacan présocratique », *La Cause du désir*, n° 107, Paris, Navarin, 2021, p. 37-50. Il s'agit d'une affirmation complexe à partir du « je t'interdis » : « Chez Parménide, l'instance du discours et de la parole n'est pas déployée, si ce n'est sous la face de l'interdit : "Je t'interdis de penser que le non-être est et que l'être n'est pas." Et c'est cet interdit jeté sur le non-être qui rend possible la co-appartenance de la pensée et de l'être. Rien de tel chez Héraclite, pour qui avant toute chose, il y a, sans *arché* ni *telos*, le *Logos*. »
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 25.
20. [↑](#) *Ibid.*
21. [↑](#) S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1985, p. 261.
22. [↑](#) J. Lacan, « Peut-être à Vincennes », *Ornicar ?*, n° 1, janvier 1975, p. 3-5.